CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Opéra national du Capitole (du 18 au 26 octobre 2025). Hommage à Maurice Ravel : « Walking mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain – Ballet et Orchestre de l'Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction)

En ce mois d'octobre, c'est une célébration aussi rare que précieuse qu'offre à son public le Théâtre du Capitole de Toulouse, en rendant un « *Hommage à Maurice Ravel* », à l'occasion du 150e anniversaire de sa naissance. Cet événement capitolin place la musique du compositeur basque sous le feu des projecteurs de la danse, confiée à l'intelligence de deux grands noms de la chorégraphie contemporaine : le Suédois Johan Inger et le Français Thierry Malandain. Et pour fêter cet héritage musical intemporel, la scène toulousaine a imaginé un programme en miroir,

aussi audacieux que passionnant. D’un côté, « *Walking Mad* », où Johan Inger s’empare du mythique et hypnotique *Boléro* pour en explorer les ressorts théâtraux et la folie douce avec une inventivité débridée. De l’autre, « *Daphnis et Chloé* », où Thierry Malandain puise dans la partition symphonique grandiose de Ravel pour déployer la pureté et la puissance narrative de son langage néo-classique, nous racontant l’immortel conte grec.

La soirée s’ouvre sur l’énergie contagieuse de *Walking Mad,* inspirée par cette pensée de Socrate : « *Nos plus grands bienfaits nous viennent dans des états de démence* ». L’élément scénographique est ici un partenaire de jeu à part entière de l’excellent (corps de) **Ballet de l’Opéra national du Capitole** : une longue palissade que les danseurs déplacent, franchissent et avec laquelle ils interagissent sans cesse. Ce mur devient le cadre de situations tantôt bizarres, tantôt surréalistes, provoquant autant les rires que l’émotion. La chorégraphie, d’une grande spontanéité, est portée par le rythme lancinant et farouchement sensuel du *Boléro* de Ravel. La rupture arrive avec une bascule inattendue sur la musique minimaliste *Für Alina* d’**Arvo Pärt**, créant une perturbation poétique à la fin de la pièce.



Après l'entracte, place à la fresque poétique de **Thierry Malandain**. Le chorégraphe français, dans un langage néo-classique, raconte la célèbre histoire de l'amour contrarié entre le chevrier Daphnis et la nymphe Chloé. Le récit, tiré du roman grec de Longus, prend vie grâce à l'extraordinaire partition de Ravel, qu'il qualifiait lui-même de « *vaste fresque musicale* » évoquant « *la Grèce de [s]es rêves* ». On y assiste à l'enlèvement de Chloé par des pirates, au désespoir de Daphnis, et à l'intervention salvatrice du dieu Pan. Le spectacle est aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir la puissance de la *Deuxième Suite d'orchestre*, dont la célèbre « *Danse générale* » finale, au rythme frénétique à 5/4, avait donné du fil à retordre aux danseurs de la création en 1912. Malandain en offre très certainement une interprétation lumineuse et virtuose, et l'alchimie entre **Natalia de Froberville** (Chloé) et **Ramiro Gómez Samón** (Daphnis) est plus que palpable. Ils forment un duo équilibré et complice, dont

chaque interaction est empreinte d’une émotion sincère ; leur manière de se toucher et de se regarder rend l’amour de leurs personnages parfaitement tangible. Leur performance est portée par la force homogène du corps de ballet : la compagnie occitane, forte de 35 danseurs de 14 nationalités différentes, fait preuve d’une synchronisation parfaite et d’une cohésion remarquable pour créer des tableaux vivants qui semblent respirer à l’unisson.

Cet hommage est une occasion unique de voir réunies sur scène toutes les forces artistiques de la maison toulousaine : la troupe des danseurs du **Ballet de l’Opéra national du Capitole**, les musiciens du **Choeur et de l’Orchestre national du Capitole de Toulouse,** le tout placé ici sous la direction énergique et inspirée du jeune chef belge **Victorien Vanoosten** ! *Bravi Tutti* !…

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 18 au 26 octobre 2025). Hommage à Maurice Ravel : « Walking mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain. Ballet, Choeur et Orchestre de l’Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction). Crédit photographique (c) David Herrero

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Domaine d’Ô, le 18 octobre 2025. “Delay the sadness” par Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D

La saison 2025-2026 du Domaine d’Ô / Cité Européenne du Théâtre (en co-réalisation avec l’AGORA – Cité Internationale de la Danse) a frappé fort avec la création française tant attendue de « *Delay the Sadness* », la nouvelle création de la chorégraphe israélienne Sharon Eyal et de son complice Gai Behar. Et pour les amateurs de danse montpelliérains, c’est surtout le retour d’une artiste qui a tissé avec la ville un lien indéfectible, une conversation artistique qui se poursuit spectacle après spectacle.

« *Delay the Sadness* » n’est pas seulement un titre, c’est aussi une promesse : celle de vivre une expérience sensorielle et émotionnelle totale. Sur une partition originale composée spécialement pour la pièce par **Josef Laimon**, un groupe de huit danseurs de la **Compagnie S-E-D** (*Sharon Eyal Dance*) ont enflammé la scène de leurs énergies unies et individuelles. Cette pièce, d’une durée de 50 minutes, revêt une signification personnelle profonde, puisqu’elle est dédiée à la mère de Sharon Eyal, décédée récemment. Bien que nourrie par une expérience intime, l’œuvre cherche à transformer la peine vécue par l’artiste en un récit universel sur le deuil, la mémoire et la continuité de la vie, comme l’exprime la

chorégraphe : « *Continuation de la vie après la mort. Continuation de la tristesse et de la pureté. Continuation de la mère*. »

Le langage corporel caractéristique d'Eyal y est pleinement manifesté, avec des corps cambrés à l'extrême, évoluant sur demi-pointes, dans une gestuelle à la fois retenue et saccadée. Les mains et les bras des danseurs jouent un rôle narratif essentiel, semblant tantôt se gripper, tantôt réprimer un cri. La magie d'une pièce de Sharon Eyal opère toujours par cette alchimie entre le mouvement collectif, comparé à une nuée d'étourneaux, et l'expression singulière de chaque interprète. Une fois que vous êtes pris dans son flux, il est impossible de détourner le regard. Les danseurs, habités par une gestuelle tendue à l'extrême, des transes tantôt apaisées, tantôt furieuses, projettent une émotion qui transcende les mots. C'est un hommage vibrant à la vie, une beauté qui jaillit de l'instant.

Accueillir « *Delay the Sadness* » au **Domaine d'Ô de Montpellier** a une résonance particulière. Montpellier n'est pas une simple étape de tournée pour **Sharon Eyal** : c'est un véritable berceau de sa création. Le fameux *Festival Montpellier Danse* est un partenaire de longue date de l'israélienne, ayant co-produit et accueilli plusieurs de ses œuvres majeures, et parmi elles : « *Chapter 3: The Brutal Journey of the Heart* », le troisième volet de sa célèbre « *Love Cycle* », qui avait été créé en 2021 en collaboration étroite avec le festival. Plus récemment, sa pièce « *Into the Hairy* » (que nous avions vue au Festival International de Danse de Cannes en 2023) y a également été présentée. Ainsi, chaque venue d'Eyal à Montpellier s'apparente à une nouvelle page d'un chapitre en cours d'écriture, offrant au public local le privilège de suivre l'évolution de son langage chorégraphique.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Domaine d'Ô, le 18 octobre 2025.
"Delay the sadness" par Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D.
Crédit photo © Vitali Akimov

CRITIQUE, danse. LA SEINE MUSICALE, le 10 oct 2025. SWAN LAKE de Sir Matthew Bourne. Stephen Murray, Jackson Fisch…

Aussi rythmée et scéniquement millimétrée que la meilleure comédie musicale, – mais sans les paroles ; aussi onirique qu'un opéra… voire fantastique même, grâce à la création du ballet des hommes-cygnes pour le tableau célébrissime du lac sous la lune, la chorégraphie de Mathew Bourne éblouit continûment du début à la fin.

Plus de 30 ans après sa création, le spectacle n’a rien perdu de son aura magnétique…

La trame est déjà vue : un Prince mal aimé (impeccable **Stephen Murray**), se fatigue d’une vie artificielle, entre représentation et posture factice. Solitaire, incompris, et de plus en plus décalé, il ne tarde pas à sombrer dans une vie parallèle, évasion fantasmatique dont la vision comble un manque affectif criant ; aux scènes de parade officielle (non sans humour) succèdent les épisodes de pure fantaisie poétique : ceux où paraissent le monde des cygnes-hommes : idée géniale d’une justesse manifeste.

Swan Lake de Sir Matthew Bourne
Chorégraphie époustouflante, poétique, cinématographique…
un spectacle légendaire à La Seine Musicale



SWANLAKE – Choreography by Matthew Bourne – 2024, Plymouth, Royal Theatre Plymouth, Credit: Johan Persson

30 ans après sa création qui fut un choc, la chorégraphie s'invite à la Seine Musicale jusqu'au 26 octobre, pour des représentations incontournables. Cité même dans le dernier plan du film événement « *Billy Elliot* », le ballet de Bourne en marquant les esprits par sa justesse et sa profondeur mi tragique-mi onirique, est devenu un spectacle légendaire qu'il faut absolument aller voir. D'autant que la production 2025 à Boulogne-Billancourt, réunit la nouvelle génération des meilleurs danseurs en majorité britanniques. Contrairement à ce qui est souvent écrit, la compagnie qui se produit sur la scène n'est pas uniquement masculine : les premières scènes (à la cour britannique), mais aussi le bal ensuite, expose aussi la danse expressive de danseuses à fort tempérament : la lolita délurée qui s'invite partout (hilarante **Bryony Wood**); la dame hongroise dominatrice de la scène du bal (**Molly Shaw-Downie**)… sans omettre la Reine elle-même, d'une indifférence inflexible au mal-être du Prince.



SWANLAKE by Bourne, , Choreography – Matthew Bourne, Designs – Let Brotherston, Lighting – Paule Constable, New Adventures, 2024, Plymouth, Royal Theatre Plymouth, / La Dame hongroise (**Molly Shaw-Downie**) et Jackson Fisch (L'Étranger) – Credit: Johan Persson/

Les amateurs d'élégance et de danse athlétique seront comblés dans un festival de numéros époustouflants. Scènes collectives, pas de deux, de trois, de quatre ; duos sensuels et d'un érotisme assumé (dans la 2è partie : l'étranger et la dame hongroise…) ; pantomimes dont une citation parodique d'un ballet classique (le bucheron et le papillon, dans la première partie)…



SWANLAKE by Bourne, , Choreography – Matthew Bourne, Designs – Let Brotherston, Lighting – Paule Constable, New Adventures, 2024, Plymouth, Royal Theatre Plymouth, dans la Loge à droite : Nicole Kabera (La Reine) et Bryony Wood (La petite amie), … – Credit: Johan Persson/

Au coeur du spectacle, l'admirable acte « blanc », celui des hommes-cygnes, ample vision du Prince esseulé et dépressif. Le tableau est à l'image du show global, poétique et fantastique où l'imagination du Prince et sa fantasmagorie uniquement virile, trouvent une résonance évidente avec la vie intime (et elle aussi tragique) de Tchaikovsky… dont l'homosexualité à son époque, honteuse et mal considérée, fut une source de souffrance continue.
Ces créatures masculines inventées par Sir Matthew Bourne produisent par leur nombre, dans le tableau collectif (une vingtaine de danseurs synchronisés sur le plateau), une vision à la fois monstrueuse, surnaturelle et d'une force sensuelle évidente, avec une très fine analyse des postures propres aux

volatiles majestueux ; le port de tête, les mouvements des bras, des jambes, la nervosité souple des silhouettes fascinent indiscutablement et composent deux tableaux collectifs saisissants : quand le Prince danse avec les cygnes, puis quand dans sa chambre où il vit reclus, reparaît le corps de ballet masculin à son complet, là encore, à la fois inquiétant et envoûtant. D'une intensité onirique, obsédante, éperdue qui s'avère fatale.
Ce monde irréel et fantasmatique est idéalement restitué, autant par le dispositif visuel de la mise en scène et ses décors, que la ténue superlative des danseurs, d'une tonicité habitée, aux profils de légende. Jusqu'à leur souffle et chuintement, conférant au groupe inclassable, une présence magnétique, animale, impressionnante.



SWANLAKE by Bourne, , Choreography – Matthew Bourne, Designs – Let Brotherston, Lighting – Paule Constable, New Adventures, 2024, Plymouth, Royal Theatre Plymouth, Jackson Fisch (Le Cygne / l'Étranger), Stephen Murray (Le Prince) – Credit: Johan Persson/

Saluons le talent de **Jackson Fisch** qui incarne à la fois le cygne blanc et l'Etranger, fusion en un seul personnage du cygne blanc et du cygne noir du ballet romantique originel ; le danseur maître de chaque geste, sait caractériser chacune des deux figures : cygne majestueux et animal ; séducteur brutal voire sadique dans les tableaux du bal en 2ème partie. La performance du soliste est à couper le souffle, passant de l'un à l'autre figure, tout en fluidité et naturel. Dans les deux incarnations, s'affirme une même attraction féline, une aimantation qui capte et dévore littéralement le cœur du Prince.

Contrepoints astucieux au jaillissement du rêve et des visions fabuleuses, s'imposent aussi les scènes du ballet classique parodié, de la boîte de nuit style cabaret, … séquences satiriques et souvent humoristiques qui se jouent de détails savoureux, de scènes décalées, d'équilibres sur le fil… et toujours d'une finesse toute british : la Reine qui recrute ses boys parmi sa garde rapprochée, la lolita délurée qui s'affiche sans classe au bras du prince et dans la proximité des souverains, … jusqu'au corgi sur roulettes tiré par sa laisse.

Ce mélange des genres, très habilement assemblé produit une tension continue, captivante qui assure au ballet, son rythme voire son allure musclée, féline qui file jusqu'à la fin. Le Lac des cygnes de Bourne créé en 1995 n'a rien perdu de son mordant ni de sa féerie. Le chorégraphe semble avoir compris comme peu la puissance de la musique composée par Tchaikovsky, sa noirceur tragique surtout. Mais avec une tendresse et un esthétisme qui forcent l'admiration. Production incontournable.

Photos © Johan Persson

Matthew BOURNE : « Swann Lake », à La Seine musicale, à Boulogne (92), du 9 au 26 octobre 2025 – PLUS D'INFOS, BILLETTERIE directement sur le site de La Seine Musicale : https://www.laseinemusicale.com/spectacles-concerts/swan-lake-matthew-bourne/

Distribution du 10 octobre 2025 :
The Swan / The Stranger – Jackson Fisch
The Prince – Stephen Murray
The Queen – Katrina Lyndon
The Girlfriend – Bryony Wood
The Private Secretary – James Lovell…

Durée du concert : 2h30 (avec entracte)



SWANLAKE by Bourne, , Choreography – Matthew Bourne, Designs – Let Brotherston, Lighting – Paule Constable, New Adventures, 2024, Plymouth, Royal Theatre Plymouth – Jackson Fisch (Le Cygne / l’Étranger), Stephen Murray

(Le Prince) – Credit: Johan Persson

_____

LIRE aussi **notre présentation du ballet événement à La Seine Musicale** : https://www.classiquenews.com/la-seine-musicale-tchaikovsky-le-lac-des-cygnes-9-26-oct-2025-matthew-bourne-swan-lake-the-next-generation/

LA SEINE MUSICALE. TCHAÏKOVSKY : LE LAC DES CYGNES (9 – 26 oct 2025). Matthew Bourne : « SWAN LAKE, The Next Generation »

_____

CRITIQUE, danse. ANVERS, Opera Ballet Vlaanderen, le 24 sept 2025. HOFESH SHECHTER : « Grand Finale » – par la

troupe de l’Opera Ballett Vlaanderen

Dès les premières secondes de *Grand Finale*, le chef-d’œuvre apocalyptique et vibrant du chorégraphe israélien (basé à Londres) Hofesh Shechter, le public est saisi par une atmosphère unique. Sur scène, une immense dalle noire, telle une stèle funéraire ou un mur infranchissable, se dresse dans une pénombre enfumée (qui rappelle – voire évoque – le fameux monolithe noir dans *2001, l’Odyssée de l’Espace* de Stanley Kubrick). Un petit orchestre de six musiciens entame une mélodie élégiaque, rappelant là le non moins fameux orchestre dans *Titanic* de James Cameron, jouant jusqu’au naufrage (un épisode réel). Puis, les dix danseurs – ici quinze dans la version élargie pour l’Opéra Ballet des Flandres – émergent des ténèbres, corps courbés, mains tendues en signe de supplique ou de reddition. Nous voilà plongés au cœur du contraste fascinant qui fait la puissance de cette œuvre : dans un monde qui semble courir à sa perte, la vie, l’amour et la danse persistent avec une vitalité désespérée. La force de *Grand Finale* réside dans sa capacité à ne jamais sombrer dans le pessimisme absolu. Shechter, en véritable visionnaire, construit sa réflexion sur la fragilité du monde avec une poésie et une humanité rares.

Une Ode à la Vie dans un Monde en Chute Libre : « Grand Finale » par la troupe de Opéra Ballet des Flandres

La pièce est un tourbillon d'énergies contradictoires. Des unissons frénétiques, où les danseurs semblent pris dans une transe collective, cèdent soudain la place à des silences lourds de sens, où les corps gisent au sol comme des victimes. Puis, contre toute attente, une pluie de bulles de savon descend sur le plateau, et les visages des interprètes s'illuminent d'un rire enfantin, créant un moment de pure légèreté au milieu du chaos . Cette alternance entre violence et tendresse, entre danse macabre et farandole folklorique, est le souffle même de l'œuvre.

Le langage chorégraphique de Shechter est reconnaissable entre mille, avec son centre de gravité bas et ces dos voûté, qui puise dans ses racines israéliennes et les danses folkloriques de son pays. Les danseurs ne sont pas seulement des exécutants techniques : ils sont les membres d'une même communauté, liés par une énergie commune. Ils tombent, meurent symboliquement, mais sont aussitôt relevés, portés amoureusement par les survivants. La danse devient alors un geste de solidarité, une manière de « *danser même si nous sommes perdus*« , affirmant que la beauté et la connexion humaine peuvent persister face à l'adversité.

Plusieurs éléments scéniques se conjuguent pour servir cette vision et plonger le spectateur dans une expérience sensorielle totale. La bande-son, composée par Shechter lui-même, est un personnage à part entière. Elle mêle des boucles électroniques puissantes et grondantes, évoquant des machines de guerre, à des mélodies live traditionnelles, rappelant tantôt la culture *yiddish*, tantôt des airs palestiniens. Cette fusion musicale symbolise à elle seule le désir de dépasser les clivages et la possibilité d'une harmonie entre les

cultures. Quant aux grands panneaux noirs conçus par **Tom Scutt**, ils ne sont pas de simples décors : ils glissent, se déplacent, et compriment l'espace de façon anxiogène, évoquant les murs qui divisent les peuples. Les lumières de **Tom Visser** sont tout aussi essentielles, créant des atmosphères radicalement différentes – de la froideur apocalyptique à la chaleur d'une fête sauvage – et sculptent les corps des danseurs avec une incroyable efficacité.

Assister à *Grand Finale* interprété par l'OBV est une opportunité unique. Hofesh Shechter (récemment nommé à la tête du CCN de Montpellier et du célèbre Festival Montpellier Danse – aux côtés de 3 comparses pour cette inédite *Tétrachie* artistique) a travaillé lui-même avec la troupe (sans malheureusement pouvoir assister à cette Première…) pour réinventer et élargir sa pièce la plus emblématique, passant de dix à quinze danseurs. Cette expansion promet d'amplifier la puissance des mouvements de groupe et la sensation de communauté qui est au cœur de l'œuvre. Les danseurs de l'OBV, visiblement enthousiastes, auront à cœur de vivre l'expérience de l'intérieur, suivant la devise du chorégraphe : « *Je veux que les danseurs vivent quelque chose, pas qu'ils montrent simplement quelque chose*« . Cette injection d'énergie nouvelle et collective ne peut que renforcer le message d'espoir du spectacle. Hofesh Shechter ne se contente pas de dresser un constat sombre de l'état du monde : il nous offre une leçon d'humanité. Face à la menace, c'est dans la fraternité, l'amour et la force vitale de la danse que se trouve la plus belle des résistances.

Voir « *Grand Finale* » interprété par l'**Opéra Ballet des Flandres** est un événement à ne manquer sous aucun prétexte : une promesse de retrouver, le temps d'une soirée, foi en la vie elle-même…



CRITIQUE, danse. ANVERS, Opera Ballet Vlaanderen, le 24 sept 2025. HOFESH SHECHTER : « Grand Finale » (par la troupe de l’OBV). Crédit photo (c) Opera Ballet Vlaanderen

CRITIQUE, danse. LYON, 21ème Biennale de Danse de Lyon (Maison de la Danse), le 21 septembre 2025. « Undertainment » de W. Fosrsythe et « Lisa » de Ioannis Mandafounis par la Dresden Frankfurt Dance Company

2006 marque les 50 ans de la mort de Gustave Charpentier. Retour sur la carrière du compositeur, étudiant à Tourcoing et Lille, élève dans la classe de composition de Jules Massenet et pensionnaire de la Villa Médicis de 1888 à 1890. Son œuvre principale demeure Louise (1900) dont le sujet confirme le talent d’un compositeur qui s’est engagé pour les démunis et le petit peuple de Paris.

CRITIQUE, festival. 49e Festival « La Bâtie » de

Genève (Théâtre de Carouge), le 14 septembre 2025. « 10.000 Gestes » par Boris CHARMATZ

Ce 14 septembre 2025, le Théâtre de Carouge a eu le privilège d'accueillir l'ultime création du 49ème Festival « *La Bâtie* » de Genève, clôturant en beauté la dernière édition placée sous la direction artistique de Claude Ratzé. Un moment d'une intensité inouïe, un événement dont on est sorti littéralement lessivé, ébloui, transformé. Mais essayons de capturer l'essence de ce choc esthétique…

C'est par une déflagration silencieuse que s'est achevée ***La Bâtie-Festival de Genève 2025.*** Un coup de poing chorégraphique signé **Boris Charmatz**. Lui, l'artiste insatiable, l'inventeur d'un « *Musée de la danse* » qui n'a de musée que le nom, a offert aux spectateurs une expérience limite, une plongée en apnée au cœur du geste pur. Cette « *forêt chorégraphique* », comme il la nomme, n'est pas une simple succession de mouvements ; c'est un défi lancé au temps, à la mémoire et à notre propre regard.

L'idée est d'une simplicité vertigineuse : que sur scène, aucun geste ne se répète jamais. Pas un seul. Pendant une heure, plus de vingt danseurs et danseuses, venus des quatre coins du monde, se relaient, se croisent, s'ignorent parfois, pour délivrer un flot continu de mouvements uniques. Sur la musique du « *Requiem* » de Mozart, enregistré dans une version

d’une ampleur solennelle, cette humanité grouillante se débat, s’embrasse, tombe, se relève, danse comme si le monde allait s’achever. Et c’est une apothéose d’une beauté absolument glorieuse. On y voit tout, et si vite : des fragments de *hip-hop*, des postures de ballet classique, des gestes du quotidien, des cris, des murmures, des corps qui se frôlent, d’autres qui s’effondrent.



Ce qui frappe, au-delà de la prouesse physique, c’est la profondeur du propos. **Boris Charmatz** interroge l’essence même de la danse, cet art de l’éphémère absolu. ***Dix mille gestes*** est une célébration de la fugacité. Ici, le mouvement naît et disparaît dans le même souffle, aussitôt exécuté, aussitôt jeté, voué à ne jamais être rattrapé : une critique joyeuse de notre besoin de tout sanctuariser. Le spectacle a d’ailleurs été conçu de manière artisanale, à même le corps des interprètes, chacun apportant sa partition personnelle, son

histoire charnelle, pour créer ce kaléidoscope vivant. Ce n’est pas un chaos, c’est un chaos méticuleusement orchestré.

Le spectateur est pris dans un tourbillon. Le regard n’a pas le temps de s’accrocher à une forme qu’elle s’est déjà évanouie, remplacée par une autre, plus loin, plus surprenante. Parfois, la frénésie déborde du plateau et les danseurs, en véritable invasion pacifique, s’approchent des gradins, nous frôlent, nous murmurent à l’oreille, brisant le quatrième mur dans un geste d’une intimité presque troublante. On en sort avec la sensation d’avoir vu mille vies défiler, une fresque humaine, tantôt drôle, tantôt poignante, comme un tableau vivant de Jérôme Bosch. Au **Théâtre de Carouge**, ce 14 septembre, **Boris Charmatz** a offert au public genevois un véritable manifeste sur la beauté insaisissable de l’instant, un mémorable et saisissant point d’orgue à cette édition 2025 de ***La Bâtie*** !

_____

CRITIQUE, festival. 49e Festival « La Bâtie » de Genève (Théâtre de Carouge), le 14 septembre 2025. « 10.000 Gestes » par Boris CHARMATZ. Crédit photographique (c) Alain Scherer

---

CRITIQUE, festival. LYON,

21ème Biennale de la Danse de Lyon (TNP), le 10 septembre 2025. Eszter SALAMON : « MONUMENT 0.10: The Living Monument » (par la Compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège)

Après le triptyque féminin composée par De Keersmaeker / Dassy / Andreou (en collaboration avec l'Opéra de Lyon), c'est au TNP de Villeurbanne que se poursuit la 21e Biennale de la Danse de Lyon, avec la dernière pièce (« *MONUMENT 0.10*: *The Living Monumen*t«) de la singulière chorégraphe et artiste visuelle Hongroise Eszter Salamon. Basée entre Berlin et Paris, elle explore depuis 2014 une série de travaux intitulée « *MONUMENT* », interrogeant la notion de monument comme espace de résistance à l'oubli et à l'exclusion. Cette série, composée d'œuvres numérotées en dessous du seuil de 1, se conçoit comme une anti-mémoire : non pas une célébration figée du passé, mais une réactivation poétique et critique de l'histoire à travers le corps, la voix et l'imaginaire. Ses monuments sont temporels, performatifs et émancipateurs, refusant l'amnésie collective en tissant des liens entre passé,

présent et futur. Par exemple, *“MONUMENT 0 : Hanté par les guerres (1913-2013)”* revisite les danses de résistance de zones conflictuelles , tandis que *“MONUMENT 0.5 : Le Monument Valeska Gert”* réinvente l’héritage d’une artiste avant-gardiste oubliée.

La Série « *MONUMENT* » par Eszter Salamon : une Archéologie Chorégraphique

Salamon aborde le monument comme un processus dynamique en déconstruisant les récits dominants ; en puisant dans des archives marginalisées (danses folkloriques, voix opprimées, artistes méconnus), elle crée des narrations trans-historiques où la fiction complète les lacunes de l’histoire. Les performeurs deviennent des médiums transformant traces et fragments en paysages sensoriels, où le mouvement et la voix fusionnent pour incarner des mémoires multiples. Contrairement aux monuments traditionnels, qui fossilisent l’histoire, ses œuvres sont des espaces ouverts où le public est invité à imaginer et à ressentir, plutôt qu’à commémorer.

Créée en 2022 avec la **Compagnie nationale norvégienne de danse contemporaine** (*Carte Blanche*), cette pièce plonge le public dans un univers onirique où la couleur, le mouvement ralenti et la musique de **Carmen Villain** génèrent une expérience méditative unique. Le spectacle déploie une série de 11 tableaux vibrants, chacun dominé par une couleur spécifique. Ces paysages chromatiques évoluent lentement, passant du noir profond à des teintes vives, créant une progression hypnotique qui invite à la introspection.

Les corps des danseurs, couverts de textiles scintillants, de cuir et de masques, se fondent avec des objets et des tissus

pour former des sculptures vivantes. Ces formes hybrides (végétales, minérales ou anthropomorphiques) semblent issues de rituels futurs ou de civilisations disparues. La chorégraphie, basée sur une extrême lenteur, défie la perception du temps. Les gestes microscopiques des performeurs—frôlements, contractions infimes—créent une musique interne où le silence et le bruissement des matériaux deviennent partition.

La compositrice norvégienne Carmen Villain tisse une bande-son immersive mêlant chants, sons naturels et instruments acoustiques. Inspirée de traditions musicales diverses (comme le folklore nordique ou les compositions d'Eivør Pálsdóttir), sa musique amplifie l'aspect sensoriel des tableaux, guidant le public entre rêve et cauchemar. Les voix des danseurs, tantôt murmurées, tantôt chantées, ajoutent une dimension polyphonique qui évoque des mémoires collectives enfouies.

Salamon applique ici le principe de recyclage artistique : les matériaux (tissus, voix, gestes) sont sans cesse réutilisés et reconfigurés pour former de nouveaux environnements. Cette approche éco-responsable symbolise la capacité de la mémoire à se transformer sans s'épuiser. Le monument devient ainsi un organisme vivant, en perpétuelle régénération.

En fusionnant danse, arts visuels et musique, Salamon offre une expérience sensorielle qui questionne notre rapport au temps, à l'histoire et à la mémoire. Dans un monde accéléré, cette œuvre rappelle que la résistance peut aussi être poétique – et que les monuments les plus durables sont ceux qui respirent, changent et nous enlacent dans leur étreinte vibrante…

La **21e Biennale de Danse de Lyon** se poursuit **jusqu'au 28 septembre** dans toute l'agglomération lyonnaise : plus d'info ici !



CRITIQUE, festival. LYON, 21e Biennale de Danse de Lyon (TNP de Villeurbanne), le 10 septembre 2025. Eszter SALAMON : « *MONUMENT 0.10: The Living Monument* » (par la Compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège). Crédit photographique (c) Droits Réservés

CRITIQUE, festival. LYON, 21ème Biennale de Danse de Lyon (Opéra de Lyon), le 9 septembre 2025. « Nuits transfigurées » par Anne Teresa De Keersmaeker / Mercedes Dassy et Katerina Andreou – par le Ballet de l'Opéra de Lyon

La Biennale de Danse de Lyon est l'un des festivals de danse les plus prestigieux au monde, attirant chaque année des artistes et des spectateurs venus des quatre coins de la planète. Fondée en 1984, cet événement majeur célèbre sa 21e édition en 2025, sous la direction artistique de Tiago Guedes (ancien directeur artistique du *Teatro Rivoli* de Porto). Guedes, chorégraphe et danseur portugais reconnu pour son approche innovante et inclusive, insuffle un vent de renouveau à cette édition, mêlant performances audacieuses, diversité culturelle et explorations chorégraphiques profondes. Au cœur de cette Biennale, l'Opéra de Lyon présente un programme exceptionnel (du 7 au 13 septembre 2025) : *"Nuits*

***transfigurées*” (une coproduction entre la Biennale de la Danse et l’Opéra de Lyon). Ce triptyque réunit le Ballet de l’Opéra de Lyon et trois chorégraphes aux univers distincts mais complémentaires – Anne Teresa De Keersmaeker, Mercedes Dassy et Katerina Andreou -, chacune offrant une interprétation unique de la nuit, entre passion, utopie et énergie brute.**

Anne Teresa De Keersmaeker, figure emblématique de la danse contemporaine, revisite sa pièce ***Verklärte Nacht*** (« *Nuit transfigurée* »), inspirée de la partition musicale d’Arnold Schönberg et du poème de Richard Dehmel. Créée à l’origine en 1995 comme une pièce de groupe, cette version est ici condensée en un duo intense, où les corps des danseurs – **Amanda Lana** et **Jeshua Costa** – deviennent le reflet des émotions les plus profondes : amour, trahison et rédemption. La musique romantique de Schönberg, diffusée par des enceintes, guide les mouvements précis et expressifs des interprètes, créant une atmosphère à la fois intime et dramatique. Les *crescendi* musicaux se traduisent par des enlacements et des séparations, symbolisant la confession d’une femme à son amant è une grossesse issue d’un autre homme – et la transformation de leur relation sous la lumière lunaire. La chorégraphie, minimaliste mais puissante, révèle l’essence même de la nuit : un espace où les passions se déchaînent et les corps se transfigurent.



Après un précipité, c’est au tour de **Mercedes Dassy**, artiste bruxelloise engagée, de présenter ***Deepstaria bienvenue***, créé en 2020 pour le Ballet de l’Opéra de Lyon, cette fois avec les 5 danseurs/danseuses (**Yuya Aoki, Tyler Galster, Alejandro Vargas, Anna Romanova** et **Roylan Ramos**). Cette pièce plonge le public dans une réflexion sur l’utopie et les incertitudes de l’avenir. Dassy, connue pour son travail à la croisée de l’intime et du politique, utilise ici une gestuelle hybride – parfois hypnotique, parfois frénétique – pour explorer les notions de résilience et de métamorphose. La scène, baignée d’une lumière tamisée conçue par **Rudy Parra**, devient un laboratoire où le corps se déconstruit et se reconstruit, questionnant nos repères identitaires. La musique de **Jean-Pierre Barbier** ajoute une dimension sensorielle, mêlant voix et sons électroniques pour créer une ambiance quasi onirique. *Deepstaria bienvenue* est une invitation à embrasser l’inconnu, à trouver la beauté dans le chaos, et à imaginer un futur où

les normes sont brouillées.



Pour clore le *triptyque*, **Katerina Andreou** offre une expérience électrisante avec *WE NEED SILENCE*, une pièce collective basée sur son solo *BSTRD*. Andreou, associée au Centre Chorégraphique National de Caen, puise dans la culture *house* et les *samples* musicaux pour créer une œuvre où le son et le mouvement fusionnent dans une énergie *raw* et pulsative. Les danseurs du **Ballet de l'Opéra de Lyon**, vêtus de costumes minimalistes, évoluent sur un plateau illuminé par les lumières de **Yannick Fouassier**, tandis qu'une bande-son – composée par **Andreou** elle-même et **Éric Yvelin** – envahit l'espace, avec un mélange de basses continues et de fragments rythmiques. Le titre, *WE NEED SILENCE*, est ironique : loin du calme, la pièce sature les sens pour mieux révéler ce que nous ne voyons ou n'entendons plus dans notre quotidien. C'est une plongée dans

la nuit comme espace de libération, où la danse devient un acte de résistance et de célébration.

Le triptyque ***Nuits transfigurées*** résume à lui seul l'esprit de cette **21ème Biennale de la Danse de Lyon** : audacieux, diversifié et profondément humain. Sous l'impulsion de **Tiago Guedes,** le festival continue de repousser les limites de la danse contemporaine, offrant aux spectateurs des expériences qui marquent les corps et les esprits. Ne manquez pas les événements à venir (jusqu'au 28 septembre), cette 21e édition s'annonçant déjà comme particulièrement excitante !

CRITIQUE, festival de Danse. LYON, 21e Biennale de Danse de Lyon (Opéra de Lyon), le 9 septembre 2025. Anne Teresa De Keersmaeker + Mercedes Dassy + Katerina Andreou : « Nuits transfigurées » par le Ballet de l'Opéra de Lyon. Crédit photographique (c) Marc Domage

---

CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre

2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine)

Après les remarquables pièces de Thierry Malandain et de Martin Harriague – présentées lors des deux premiers jours de la 35e édition du festival "*Le Temps d'aimer la Danse*", la soirée du 7 septembre au Théâtre Quintaou d'Anglet (Scène nationale du Sud-Aquitain) s'annonçait comme un moment-phare. Et le spectacle n'a pas déçu : porté par le CCN-Ballet de Lorraine, il a offert un diptyque explosif, mêlant l'intellectualité poétique de Maud Le Pladec et l'énergie tribale de Marco da Silva Ferreira.

Maud Le Pladec, directrice du **CCN-Ballet de Lorraine** et chorégraphe *star* de la cérémonie d'ouverture des JO de Paris 2024, présentait ***Static Shot***, une pièce qui porte la marque de son expérience olympique. On y retrouve cette ambition de grande envergure, cette capacité à orchestrer le mouvement comme une force collective tout en y insufflant une sensibilité minutieuse. Le Pladec joue avec les dynamiques de groupe, où les corps s'assemblent et se disloquent dans des formations tantôt géométriques, tantôt organiques. La gestuelle, précise et électrique, évoque à la fois la rigueur classique et les ruptures contemporaines. On devine l'influence de son travail avec des artistes comme Okwui

Okpokwasili ou son exploration des musiques minimalistes, bien que dans *Static Shot*, c’est le silence et la respiration des danseurs qui rythment l’espace avant que n’intervienne une bande-son pulsée.

Comme lors de la cérémonie sur la Seine, Le Pladec célèbre l’inclusion et la diversité des esthétiques. Ici, pas de pompons ou de décors surchargés, mais une pureté chorégraphique qui souligne la puissance du corps en mouvement. On perçoit aussi la trace des épreuves traversées : sa blessure à la hanche pendant les préparatifs des JO semble avoir influencé certaines séquences où la fragilité et la résistance physique deviennent métaphores de la création artistique. Les jeux de lumière sculptent les corps des danseurs du Ballet de Lorraine, créant des tableaux vivants où chaque instant est à la fois suspendu et dynamique. La pièce se clôt sur une image forte : un *solo* hypnotique, comme un écho aux défis surmontés et aux rêves réalisés.



Si *Static Shot* avait captivé par son intelligence chorégraphique, ***A Folia*** emporte carrément le public dans un tourbillon d'énergie pure. **Marco da Silva Ferreira**, chorégraphe portugais au parcours aussi atypique que fascinant (ancien nageur devenu danseur autodidacte), signe ici une œuvre magistrale, littéralement renversante. L'œuvre s'inspire de la *Folia*, tradition portugaise du XVe siècle associée aux rituels de fertilité, où danse et musique célèbrent la subversion et la communion collective. Da Silva Ferreira y puise pour créer une rencontre entre les danses historiques et les cultures urbaines actuelles. Sur une musique hypnotique de **Luis Pestana**, qui remixe *La Folia* de Corelli en y injectant des *beats* électroniques profonds, les danseurs du Ballet de Lorraine se transforment en une communauté en transe.

La pièce est portée par une rythmique implacable : les pieds frappent le sol, les torsions des corps évoquent autant les danses traditionnelles que le *krump* ou le *voguing*. Da Silva Ferreira, qui ne craint pas le conflit et aime à chorégraphier la friction, crée ici une tension palpable entre l'individu et le groupe, entre la tradition et la rébellion. Les danseurs, en état de grâce, semblent possédés par la musique, et le public est embarqué dans cette folie collective. Les costumes d'**Aleksandar Protic**, à la fois anciens et modernes, et les lumières de **Teresa Antunes** plongent le spectateur dans une atmosphère quasi ritualiste. C'est jouissif, envoûtant, et viscéral – à tel point que la frontière entre scène et salle semble disparaître lors de l'apothéose finale.

La soirée du 7 septembre restera ainsi comme l'une des grandes réussites de cette 35e édition du festival « *Le Temps d'Aimer la Danse* ». Le triomphe debout qui a salué les artistes était amplement mérité. Preuve que la danse, dans toutes ses formes, reste un langage universel capable de nous rassembler et de nous élever. Vivement la suite du festival !

CRITIQUE, festival. ANGLET, 35e festival « Le Temps d’aimer la Danse » (Théâtre Quintaou), le 7 septembre 2025. Maud LE PLADEC : « Static Shot » / Marco FERREIRA DA SILVA : « A Folia » (par le CCN-Ballet de Lorraine). crédit photographique © Laurent Philippe

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d’aimer la Danse » (Gare du Midi), le 6 septembre 2025. Thierry MALANDAIN : « La Chambre d’amour » (par le Malandain Ballet Biarritz)

Le festival « *Le Temps d’Aimer la Danse* » à Biarritz célèbre sa 35e édition (du 5 au 15 septembre 2025), affirmant une fois de plus son engagement pour une danse généreuse, plurielle et engagée. Cette année, l’événement revêt une

signification particulière : il s'agit de l'avant-dernière édition dirigée par Thierry Malandain, figure emblématique de la chorégraphie française et fondateur du CCN Malandain Ballet Biarritz. Le festival, connu pour son ouverture aux esthétiques diverses (des grands ballets aux danses urbaines) et son ancrage territorial (du Pays Basque au Béarn), propose une programmation qui mêle créations audacieuses et hommages à l'héritage chorégraphique. C'est dans ce contexte que s'inscrit le spectacle « *La Chambre d'amour* », pièce mythique de Thierry Malandain ,revisitée 25 ans après sa création originale.

Créée en 2000, « *La Chambre d'amour* » fut le premier ballet chorégraphié par **Thierry Malandain** pour sa compagnie à Biarritz. Pour cette 35e édition, le public a eu le privilège d'assister à une reprise spéciale présentée à la **Gare du Midi**, lieu historique de sa création. Cette œuvre, inspirée d'une légende basque tragique, raconte l'histoire de deux amants, Ura et Ederra (Eau et Beauté), emportés par l'océan alors qu'ils s'aimaient passionnément dans une grotte côtière. Le thème, universel et intemporel, résonne avec force dans cette nouvelle version, où Malandain explore avec subtilité la tension entre l'amour éphémère et la puissance destructrice de la nature.

Les modifications apportées – nouvelles lumières, costumes et scénographie – offrent une expérience visuelle et émotionnelle profondément renouvelée. Les éclairages de **François Menou** soulignent avec poésie les corps des 22 danseurs, tandis que les costumes de **Jorge Gallardo** évoquent à la fois la tradition basque et une modernité aérienne. La musique originale de **Peio Çabalette**, mêlant compositions contemporaines et références à

Maurice Ravel, enrichit la narration d’une dimension sonore envoûtante, tantôt douce, tantôt tumultueuse comme l’océan qui inspire la légende.



La **Compagnie Malandain Ballet Biarritz** livre une interprétation remarquable, alliant technique classique exigeante et expressivité contemporaine. Les danseurs, portés par une énergie collective palpable, incarnent avec grâce et intensité les tourments des amants maudits. Les mouvements, tantôt fluides et enlacés, tantôt saccadés et dramatiques, traduisent parfaitement la dualité entre passion et fatalité. « *La Chambre d’amour* » n’est pas seulement un spectacle : c’est un héritage vivant, un pont entre le passé et l’avenir de la danse. Alors que Malandain clôt bientôt un chapitre magnifique, cette reprise offre au public un moment d’émotion pure et rappelle que la danse, comme l’amour, est une affaire de passion et d’éternité.

Car cette édition 2025 marque un tournant pour le festival et

le CCN Malandain Ballet Biarritz. Thierry Malandain, après avoir porté la compagnie au rang de référence internationale, passera la main dans quelques mois à **Martin Harriague**, nommé directeur du CNN de Biarritz (et donc du festival) à partir du 1er janvier 2027. Harriague, chorégraphe et danseur basque, incarne une nouvelle génération d'artistes polyvalents (scénographe, compositeur, danseur) et promet d'inscrire le CCN dans une « *tension féconde entre exigence artistique et ouverture populaire*« . Preuve de cette relève dynamique, une de ses pièces était présentée en parallèle et au même moment au Théâtre du Casino de Biarritz (nous y reviendrons demain…), annonçant déjà une programmation future audacieuse et inclusive !

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 35e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 6 septembre 2025. Thierry MALANDAIN : « La Chambre d'amour » par le Malandain Ballet Biarritz. Crédit photographique. Crédit photographique © Stéphane Bellocq